



# **PETITE TERRE**

—

## Chapitre 13

« Ballade Uigure » est un chapitre de « Petite Terre », œuvre déposée à la Société des Gens de Lettres (SGDL) sous le n° 1998.10.01.0194 et protégée par le droit d'auteur (franzomodo@gmail.com).

## **Ballade Uigure**

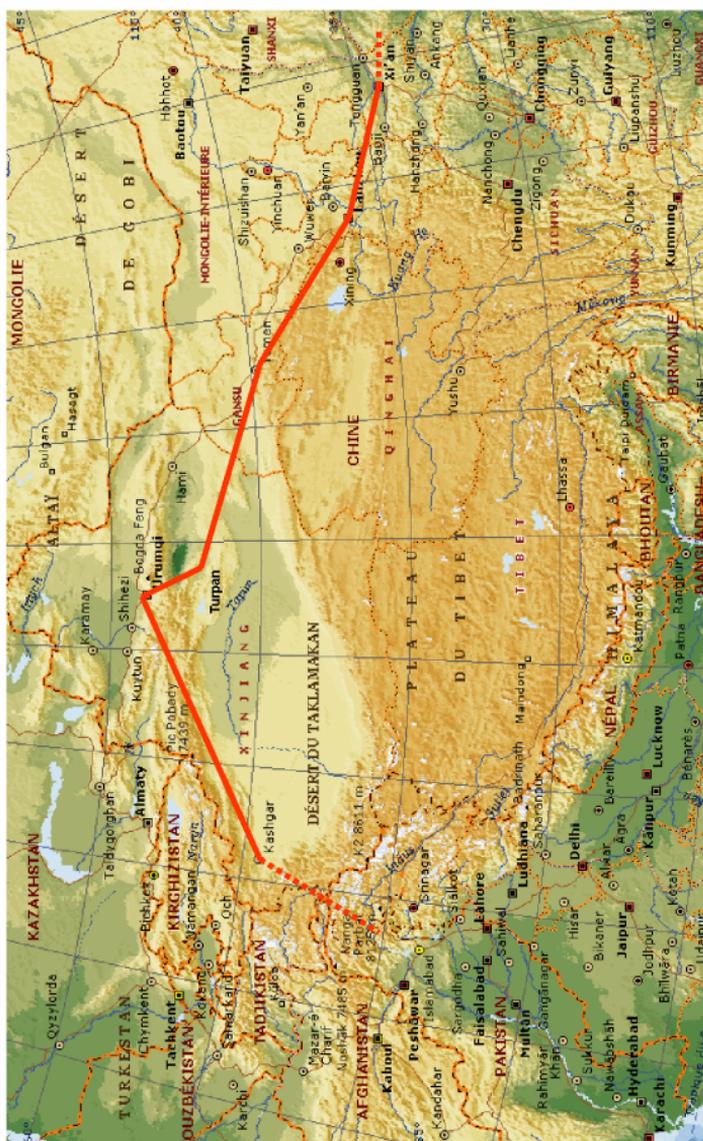


A mes maîtres es voyages :  
Gaspard, Maurice, Denise, Emmanuel  
(et tous les autres)

A toutes les rencontres de ce tour du monde  
(et aux copains)

A tous ceux qui l'ont rendu possible  
(et d'abord à la première, Marick)

## Jeu de la ballade uigure :



Le but du jeu est d'arriver à franchir le col de Karakorum dans l'Himalaya - seul passage vers le Pakistan - avant qu'il ne soit bloqué par les neiges d'automne.



*Train Xian - Luilan, 19-20 octobre.*

Un froid extrême vient me chatouiller et fait lever les yeux à hauteur de la vitre embuée. Pour découvrir ce néant de roches ensablées. Ni ville, ni verdure, ni champs, ni village. Plus rien. Comme si j'avais été trop loin.

Autre fenêtre, même spectacle. Le désert pour seul paysage. Sa poussière jaunasse dessine les plaques orientales des schistes affleurant sous le manteau terrestre. A l'horizon Nord, les rocs sont encore montagnes. Le convoi ferroviaire est seul vivant, violant par sa percée l'immobile immensité. Ça fait du bien un peu d'emphase.



Après son éveil, le camarade officier en partage de compartiment me parle par le biais de mon dico Pinyin. Ouverture louable. Sur la couchette supérieure, sa femme laisse choir un pan de couverture qui dévoile involontairement un sein trop généreux pour une asiatique. Elle dort encore. Soudain la conversation de son petit mec s'avère difficile à suivre. L'*homo erectus* que je suis devenu doit dissimuler sous la couette le risque d'un incident diplomatique. Je ne retiens qu'une chose : son air dubitatif<sup>1</sup> à l'idée que je puisse franchir l'Himalaya par Karakorum en

---

<sup>1</sup> Précisons que l'emploi de ce terme n'a aucun rapport avec mon état érectile.

cette saison. Les neiges vont commencer.  
On verra.

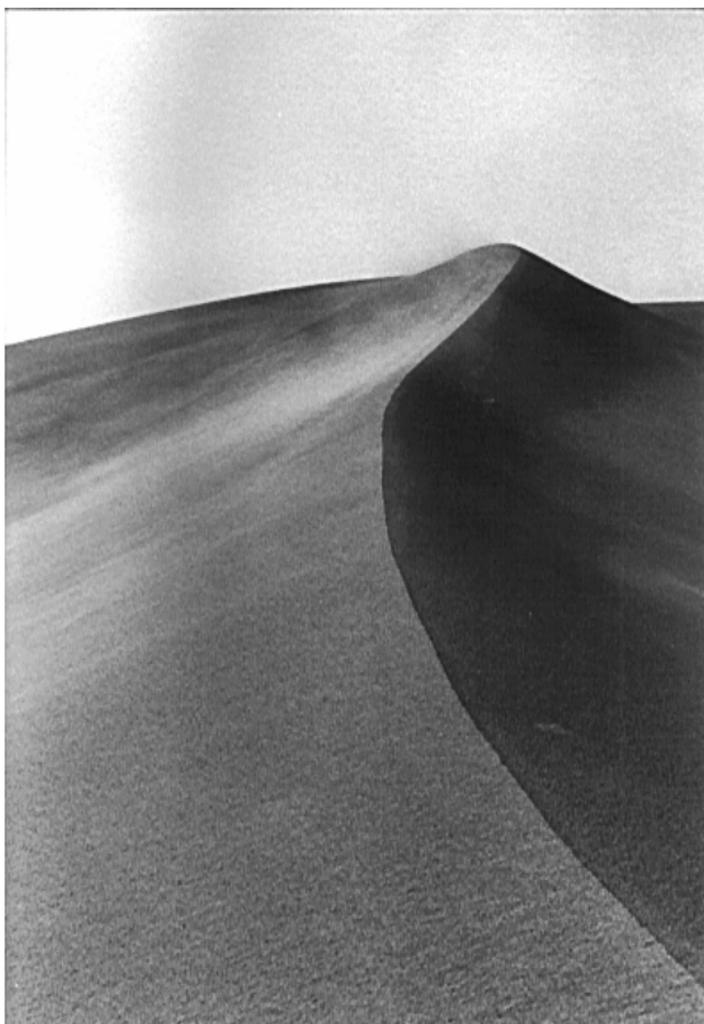


*Luiyan, 21 octobre.*

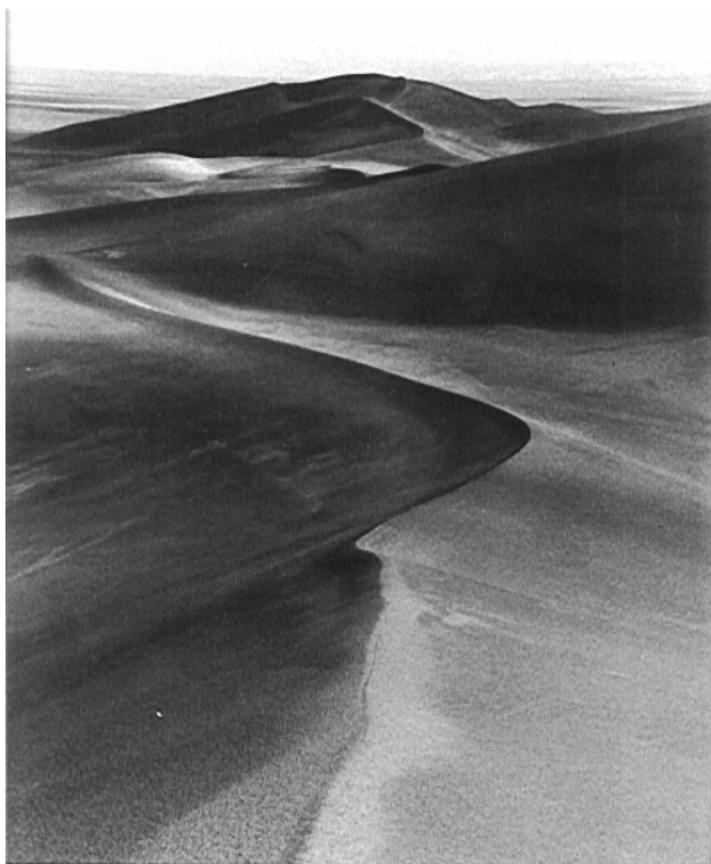
Etonnement, tout s'est passé comme prévu. Bus pour Dunhuang, hôtel désert et pas cher, une touriste américaine, et les Cavernes des moines Bouddhistes, elles aussi tristement prévisibles dans leurs similitudes et bien que ce soit vieux et respectable, c'est très, très, chiant.

Mais dehors, il y a ces Dunes de Sables Glacés, qui cernent l'Oasis Dunhuang depuis trois millénaires. Cette ville a quelque chose d'infiniment paumé et désespérant. Dès ses limites franchies, on pénètre dans l'épaisseur du Silence.

La pesanteur du Désert n'est troublée que par le cliquetis de ma montre, qui paraît soudain incongrue dans ce monde de sables sans chronologie. Lourdeur d'instant jamais décompté. Le temps humain n'est pas coté ici.



Assis au sein des dunes, l'oreille s'aiguise et perçoit les flux du vivant, les seuls qu'il y ait, ceux de mon corps, en battements sourds. Se sentir vivre par contraste. Dans cette minéralité sans âges, je suis vivant pour la première fois depuis longtemps. Convoyeur, comme six autres milliards, d'une vie précieuse, d'un miracle du mouvement. Et, c'est déjà ça.



Mis à part ces diverses révélations, il paraît qu'il neige sur Urumqi (-10 °) et que la route est fermée...

Bref, la mouise blanche la plus totale. Reste *Alma Ata* ou l'Afghanistan. Sinon, c'est retour à Pékin sans passer par la case départ, ni *Girotondo* (« Tour circulaire » en italien. Tour du monde. Egalement le nom du premier bateau familial). J'essaie quand même la *Karakorum Hignway*. Inch Allah ! Train pour Turpan à 22 heures.

*Turpan, 22 octobre.*

L'inlassable monotonie du spectacle désertique épargne *Turpan* et son oasis à 162 mètre sous le niveau de la mer.





Concentration de chaleur et de ruissellements surgissant des sables, qui enfante des vignes, des Uigurs, des billards à ciel ouvert exposés aux vents du désert et un vieux ferronnier, qui m'apprend à chausser un âne. Modelage du fer à poser : il sculpte ses clous dans un métal mou.



On n'est plus en Chine. Mais en terre colonisée. Les chinois sont ici aussi étrangers que moi. J'aime les Uïgurs. Sans raison. Peut-être pour leur Islam tranquille dont la maturité minérale intègre la beauté des femmes et les joies des alcools.



Plongé dans la mer disparue de Turpan et le nez dans les astres clairvoyants, je me surprends à invoquer ma femme sur cet internet stellaire. On peut rêver.

*Turpan, 23 octobre.*

Ce matin, la fatigue aidant, je souhaite tout doux une femme du bout des lèvres. Un charme tranquille au lever du lit, senteurs chaleureuses de la chair

assoupie. Et la tendresse qu'inspire ces yeux bordés de sommeil, soulignés par deux ou trois plis de cernes qui s'évanouiront dans la source du robinet.

C'est au matin que la passion se mue en amour. Sentiment d'autant plus péremptoire qu'il est dicté par le corps. Par son assentiment, discret mais invincible, aux odeur nocturnes de celle qu'on a aimé éveillée.

Aimer ce train olfactif qui se répand au fil des gestes élémentaires du lever.



Sous les sarments allégés des grappes vendangées, des mômes Uïgurs (les petits enfants du ferronnier) m'embarquent pour un après-midi de foot et de billard aux abords du désert.



Au coucher du soleil, ils m'ouvrent leur baraque en briques de terre rouge envahie de litières de palmes où sèchent des fruits.

Fraîcheur de la vigne et galettes arrosées avec toute la smala, dont le vieux ferronnier qui s'avère être un fin buveur. Il me refait faire des clous pour voir si j'ai bien pigé.

Mon adresse éthylique me nique une phalange, ça fait rire les enfants, mais au moins j'aurais appris à ferrer un âne.



Je m'enfuis, hélas, de ce havre par un train pour Urumqi.

*Le 22 octobre, plus tard*

On a raté le train et on se rabat sur un convoi de camions.





Route déserte et poussiéreuse, genre  
Salaire de la Peur.

(sans trop de risque)



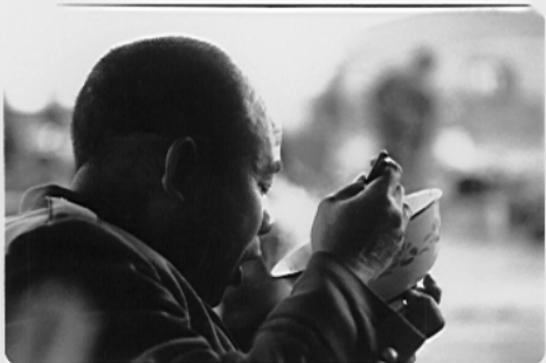
Urumqi, 24 octobre.

Urumqi est aussi un oasis, mais transformée en île bétonnée, forteresse chinoise en terre Uigur. L'Empire Sinique a ravagé ce noeud de la route de la soie en le noyant de bitume.

Les Uigurs refusent de s'assimiler, par amour du vent, et promènent leurs longs manteaux de peau, leurs hautes bottes, leurs montures sans soucis des bagnoles. Ils reprennent leurs droits dès la sortie de la ville. Et les chinois s'écrasent.



On me répète que la *Karakorum Highway* est fermée. Le doute m'étreint.



Au point où j'en suis, je chope quand même la liaison routière pour *Kashgar*, départ de la piste himalayenne vers le PAK.

*Bus Urumqi - Kashgar, 25 octobre.*

40 heures de traversée, encastré dans un bus surchargé, nez à nez avec deux poules et une chèvre qui daube un peu trop, même pour un légionnaire du désert des Tartares.



Chaleur mammifère d'une convivialité pouilleuse et confortable. Le désert s'allonge loin, très loin des trottoirs coutumiers.



A chaque arrêt, je pisse devant de nouvelles montagnes et les étoiles omniprésentes changent de couleur. L'Homme est minoritaire dans ces contrées. D'oasis en oasis, cette carcasse débordante d'humains, ce radeau du désert, bref, LE *Bedford* aborde les plaines du Tarim, vers la Ville Soyeuse, Kashgar.





*Kashgar, 26 octobre.*

A l'aube, je fonce au relais des traversées Himalayennes. Ils avaient tous raison : les neiges précoces ont interrompu les liaisons régulières par delà les Monts du Tamir et l'Hymalaya : plus de bus. Finaud le Franzo, fini le Franzi.

Vaguement inquiet, porteur de l'angoisse diffuse de celui qui n'a plus où aller, j'ouvre mes yeux. Et je découvre finalement Khasghar.



Epicentre de la Route Soyeuse, enjeu diplomatique entre la Russie, l'Angleterre Impériale et la Chine, la Porte des Indes. Une histoire chargée de vieilles épices, l'Épice des Atréides.

L'oasis garde son parfum de croisées des routes.

Les nomades Uigurs débardent les fourrures fauves et affûtent les lames d'acier trempé. Leurs chevaux piaffent entre les camions de l'Armée Chinoise. Les Uigurs sont proches des peuples d'Afghanistan et du Kazakhstan (même si je n'ai jamais été là-bas).



Des cavaliers nomades, portant longues bottes de cuir, faites pour cavalier, mais pas trop pour marcher, ce qui leur confère une allure chaloupée et pesante à terre... Allure massive, renforcée par leur bonnet de loutre et leurs longs manteaux de fourrure noirs. Massifs, mais sympas.







L'Armée rouge des baïonnettes est partout présente. Les Hans ne se sentent pas chez eux et n'aiment pas les Uïgurs. Ils trouvent qu'ils sentent. Et c'est vrai.

Mais rien que pour titiller l'Armée rouge, je revêts le grand manteau Uïgurs en peau de chèvre (c'est ça, en fait, qui pue) et je porte un sabre de pur acier. Sur le crâne, un bonnet de loutre.

Du coup, les soldats chinois me bousculent dans les ruelles, me croyant Autochtone. Aux premiers mots d'Anglais, ils

s'arrêtent  
d'excuses.

Racisme  
politique.  
Chaud  
bouillant.

Si j'étais  
Uïgur, je  
n'aimerais  
pas trop,  
Monsieur Mao.

Allah Akbar,  
Mohamed Razül  
Allah...!



Je m'immisce dans les ruelles du Bazar.



Un forgeron affine et aiguisé la lame que j'ai acquise à Urumqi avec une conscience amoureuse.



Je traîne chez le maréchal-ferrant,  
mais, pas berné par mon déguisement et  
mes salameks, il refuse de me laisser  
essayer de ferrer.



Les flancs des échoppes ruissellent  
d'or, d'argent, des draps de soie,  
des tapis plus doux que les étoffes et il y

a des coffres cloutés de platine, des  
vaisselles rutilantes, des fourrures  
parfumés, des selles polies par des  
cavaliers d'art et des bardelles de  
joyaux, qui parent le cou des femmes  
pâmées. Belle fin de voyage dans une  
légère auréole d'amertume.



J'envisage même de rejoindre le PAK par chameau, ce qui s'avère un peu illusoire après essai (cf. figure ci-dessous).



*Kashgar, 27 octobre.*

A la terrasse du seul café où on sert de l'alcool, se retrouvent tous les voyageurs, une dizaine, sirotant la Vodka à la paille, dans l'attente d'un passage vers le Pakistan ou vers Urumqi. Enfin, je suis le seul pour le Pakistan, comme un bon couillon. Coincé.



Sur le rue jaune-poussière, un petit homme de mon âge vient vers moi et m'apostrophe : « *I was told U'd like going to PAK ?* »

Et me demande je veux bien l'accompagner dans sa Jeep pour l'Himalaya et joindre Gilgit, sur le versant du Pakistan.

Ben oui, mon gars, avec joie ! Top là et il part. Silence du Mirage...

C'est quand même cool. Il y a des jours comme ça. J'acquiesce en souriant à mes rêves. Mon sauveur s'éclipse, et le soleil dévoile le sourire de Flo (voir jolie figure, ci-dessous).



Elle est belle ! Ses locks blondes de Suisse en vadrouille sont une invitation à la vie. Son rire à détente rapide, son iris vert tirant sur le chêne, ses cheveux bordéliques, la longueur émouvante de ses jambes (dixit Desproges qui passait par là) avec une ribambelle de gri-gri d'argent en cascade sur elle. Comment décrire une femme à aimer ? Quelques minutes après, nos mains emmêlées s'enfoncent dans le Bazar et on va faire les courses.



Les jours qui suivent ne sont qu'une  
jouissance vitale ininterrompue (assez  
chiant à raconter), sa grande  
silhouette m'entraîne dans le plus beau  
fleuve.



## **Annexes**

- October the 22... in Turpan (dit Turkhpan ?)

En compagnie d'une soule flamande, j'approche de la chaîne de l'Himalaya, pour parler Pakistan. Grande barrière d'avant l'Eternel, cette Nico Sadak féminin parle couramment le français, l'anglais, l'Allemand, le Japonais, et surtout le Chinois, ce qui peut s'avérer parfois commode en Chine surtout.

Le désert de perou se poursuit, de plus en plus froid, et soudain, l'oasis de Turpan casse cette monotonie. Vigne, chaleur sèche, jupes d'algues proche des Turcs...  
Bon, sous les immenses yeux terriblement laids et donc fuyants chinois, on paraît deux x croix bas de Chine.

Le soir, les lunettes - sales et crades - plongées dans les piroles, alors que j'analyse le nombre - un pression - d'ombrière sur la route Delli - Paris en route, et une fois surpris à penser à Formy, mais d'une façon différente estime tout du moins Catherine rajoute à Paris, entre la Rochelle et Frankfurt, sur l'île St Louis, chez Bertillon... Penser à elle avec une certaine tendresse, réalisant la tristesse que se lui cause peut-être par mon silence de gamin... Il y avait long temps.

En fait, ce fut un interlude de 4 mois, depuis les Antilles... J'étais lui dire que j'arrive. Et ça en va voir.

Un dessin, l'air de rien.

Pour cette fille qui me manque dans ma vie.

Était le but de se demander si c'est la bonne ou non.

Maintenant que je n'ai plus peur d'être seul, peut-être que je me lui écrirai plus pour une plaquette, pour qu'on demande, mais juste comme ça...

Du coup, bon jour Kashgar. Quel rythme mes amis, quel rythme...

Lundi 23 Octobre 1995. Toujours Turpan.

Sous les sacroments géants des vignes arides. Les vendanges sont déjà finies, normal.

Le matin, la fatigue aidant, je souhaite doucement une femme, ses charmes tranquilles au lever du lit, sentant sous elle de la chair encore décapée et la fontaine qui s'ajoute les yeux bordés de sommeil, souligne par deux ou trois plus de cerises qui s'évanouissent dans l'eau robinetak...

C'est un matin qu'on sait si l'on aime une femme. Du plutôt le corps vous dit votre sentiment, par son arrangement de sentir main irrécusable aux oclaire nocturnes de l'autre qui se regardent, à la grille - ou son absence - des regards éternellement du lever (vibre tactile), etc..., dans oublier les odeurs de l'intérieur, effluves esthère cale ou instestinale...

Et inévitablement, dans les cas là, je me remémore ces moments-là matins comme avec Formy...

Si on pouvait se rejoindre en Égypte début Décembre... mais il y a tellement de "si" dans le voyage.



Se moque devant du billard,  
va fakes en plein air, pour  
destruire les chiens et l'igour  
qui ne sont pas dans la nouvelle vague...

Rin. Seconde Seik  
Dor...  
M...  
M...

Jac ouvert avec un vélocé ou  
un de fermeture éclair.

~ ~ ~ ~ ~ A G ~ ~ ~ ~ ~



- ~ KHAGGAR ~ -



Arrivé le 26 Octobre 1985.

Ville étape de la Silk Road, défilée à blanc pendant l'été,  
glace jusqu'à la mort pendant l'hiver.

Peuple à l'origine de l'igour & Kabale, les Han toute depuis des  
siècles de coloniser cette région grandiose.

Ville de Bazour, de mélange de peuple, d'édoux, de couleurs,  
de vêtements.

Les igours paraissent par leur traits, proches des gentils  
d'Afghanistan, de Khazestan, Uzbèc. Peuple à l'origine  
essentiellement nomade, de cavaliers. La plupart portent  
encore des longues bottes de cuir, faites par cavalier,  
mais les cuir marcheur, à qui leur confère une  
élasticité, chaleur et légèreté. Allure massive  
qui est renforcée par leur habit bonnet de fourrure  
noir, et par le traditionnel manteau noir bousi, très  
long, fourré de laine... tout massif.

Les Han ne sont pas chez eux au Khaggar, mais en pays  
congène. Plus qu'ailleurs les kalachnikov et AK 47  
sont leur bon muscade, d'ailleurs l'armée chinoise  
partout présente.

Et il y a les milits, souvent mixte, entre Han et igours...  
Les igours ont de couleur, on ne voit même pas dans  
fondamentale (exclus). Les femmes portent toujours un  
filas sur leur tête, mais rare sont les Han et igours.  
C'est à Islam agréable qui vise plus à exploiter la  
vie dans des terres aride qu'à conquérir les terres  
et les temps.

Et le "Sellen Akhnam" est une del pour les igours. Toujours  
la promesse à bon esquisse et être sincère, et alors  
la joie des couleurs s'ouvrent avec sourire.

Si les hommes sont de robes factives. J'ai déjà un poche  
un "Wakabam", et plusieurs "contour" igours.  
Les bonnet "han" sont aussi très bon et bon marché.  
Pour être un colis postal s'impose L-V.

En octobre, Khajapur est vide d'ibrogues, et la dizaine  
est présente se regroupe finalement en attendant  
un passage vers le Pakistan ou vers Urumqi.  
Ajimajihia de cette colonie mongole (Kachg) fut une  
possession de la Russie, pendant l'empire des Tsars,  
transmise et présente, quelque fois il faut s'en fier  
dans le bateau.

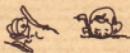
Parmi les "coloniaires" le destin que me témoignait et  
fit sentir Allemagne, non, pour une fois, l'état de la  
beauté diaphane correspond à un solo de l'homme  
Mouly Nishonin.

Tsuim, la Touvaïn, est une jeune femme douée d'une dose  
de caractère hors du commun: A peine nait à se poster  
en face du vin vigier douré de rive un train de  
marcher sur son vilaine pour le caduc et le stopper  
dans sa bric noir. Elle aussi a le don pour sentir  
les phrases les plus inattendues, par son et par la fente  
d'un Anglais parfois alcaïque, que "Dont forget your  
bed" ou "Thy car a lot" devant la colonie anglo-australienne  
un train de pinnaiter pour la note...

Elle est une femme à aimer toute une vie, alors ne  
me demandez pas de la décrire... que malin et  
et pour, vert, s'agit sur le marais, un rare à d'attente  
rangit, des cheveux boudés, des joues d'une  
longueurs étonnante, et une description de la vie que  
nous avons en commun, de Sartre-Camus... En à  
la cuisine d'orange et d'orange... Sans oublier cette  
phénomène de grigi si argent juché à ses yeux  
délicats. Et comme elle est du Baïe et donc d'Alcaïque,  
elle a un air sur le pif, normal.

Le Bazar... écrit bien son nom.

Quoi que il y a la rue des charniers, des foyers, des bancs,  
des tapis, des épices, des carapaces, le tout parsemé  
de vêtements de style kebabs, et d'adorables petites mosquées  
qui paraissent bien loin de l'islam intégriste du fils et  
contre vingt d'Afrique du Nord et d'Irak.



— MOU —

2 Nov 1995. KARINABAD.

Après avoir profité de la nuit dans une escalade d'une partie de  
l'histoire, ce récit est étonnement mythologique. Je n'ai  
guère les regrets, mais ils peuvent avoir de premières d'une  
nouvelle erreur. Ce matin, je me remémore mon écho au  
cours des Communisme de la marine pour le service, ainsi  
que la déception après la visite de Maman sur le  
télégramme téléphone onusait le mentat. Comment être  
reçu, ma joie était un mensonge et sur tout nouveau: ma vie  
demanderait, orientée dans une direction possible, dans  
un métier de la mer. Depuis je n'ai plus connu un  
tel sentiment, mais l'un de la nouvelle du corps.

